

Son Em. le cardinal Léger et la Semaine des bibliothèques

A l'occasion de la Semaine des bibliothèques canadiennes (du 12 au 18 avril), Son Eminence le cardinal Paul-Emile Léger, dans une lettre adressée à Mlle Cécile Saint-Joffre, de la Bibliothèque de la ville de Montréal, a donné le message qui suit:

Vous m'avez exposé, lors de l'audience que je vous avais accordée, les buts de la Semaine des Bibliothèques canadiennes. C'est de tout cœur que j'encourage cette initiative. Je souhaite que le grand public soit attentif aux mots d'ordre que vous lancerez à cette occasion.

Votre profession vous permet de déceler, dans notre milieu social, une certaine apathie vis-à-vis des exigences de la culture. Nos gens ne lisent pas et un trop grand nombre de nos concitoyens ignorent même l'existence des bibliothèques publiques. Cette insouciance crée une opinion générale indifférente à tous les problèmes qui touchent à la culture, et les gouvernements, à tous les niveaux, ne font rien pour combattre cette inertie, sous le fallacieux prétexte de ne pas alourdir leurs budgets. Or, l'ignorance devient le plus grand obstacle à la promotion des masses et nos dirigeants devraient considérer ce problème afin d'y apporter une solution rapide et efficace.

Les bibliothèques ne sont pas de simples dépôts de livres. Ce sont des temples de la

science et toutes les catégories de citoyens peuvent les fréquenter afin d'en retirer de réels bienfaits pour leur vie professionnelle et surtout pour y puiser les éléments d'une culture vraiment humaine.

On multiplie les campagnes contre la mauvaise littérature et on a raison de le faire puisque c'est par ce moyen que, très souvent hélas! le venin du mal atteint le cœur des jeunes. Mais le meilleur antidote à ce poison n'est-il pas la bonne lecture? Or, nos bibliothèques sont des arsenaux d'armes efficaces pour la conquête de la vérité et de la vraie civilisation. D'autre part, ceux qui fréquenteront ces lieux y trouveront des hommes et des femmes qui ont consacré leur vie à la recherche et à la diffusion de la vérité. Le bibliothécaire est l'ami et le conseiller de tous ceux qui veulent s'initier à l'art de la bonne lecture.

Les buts de la Semaine que votre comité a organisée nous apparaissent ainsi très clairement: inviter le public à fréquenter les bibliothèques et inciter les autorités compétentes à multiplier ces temples de la science.

Le Grand Prix catholique de littérature à Maurice Zermatten

PARIS (CCC) — Le Grand Prix catholique de littérature, décerné cette année pour la cinquième fois, a été attribué au romancier catholique suisse Maurice Zermatten pour l'ensemble de son œuvre, à l'occasion de la publication de son roman *La fontaine d'Aréthuse* (Ed. Desclée de Brouwer).

Proclamant les résultats du vote, le secrétaire du prix, M. Maurice Carité a précisé d'une part, que les jurés avaient d'abord salué la

mémoire de Joseph Malègue (auteur d'*Augustin* ou *Le maître est là*), dont l'ouvrage posthume, *Pierres noires*, a été récemment publié; d'autre part, que le choix du lauréat s'était effectué au second tour de scrutin, par 7 voix à M. Zermatten contre 3 à M. Jean David (pour *Les survivants*, Ed. du Seuil).

M. Maurice Zermatten est né en 1910, en Suisse romande. Ses principaux romans sont:

(Suite à la page 241)

LECTURES

REVUE BI-MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

Direction: R. P. Paul-A. Martin, c.s.c.

Rédaction: Rita Leclerc

Abonnement annuel: \$2.00

Etudiants: \$1.00

Le numéro: \$0.10

FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — UN. 1-9621

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe.
Ministère des Postes, Ottawa.

(Suite de la page 241)

*Le cœur inutile*¹, *Le chemin difficile*, *Colère de Dieu*, *Sang des morts*, *La montagne sans étoiles*, *Le lierre et le figuier*, *La fontaine d'Aréthuse*². On lui doit aussi des essais sur Rilke et Ramuz. Vice-président des écrivains suisses, professeur de langue et de littérature françaises au lycée de Sion, père de famille nombreuse (six enfants), Maurice Zermatten fait honneur aux lettres catholiques et à la littérature française. Le prix lui est attribué pour l'ensemble de son œuvre. C'est déjà une consécration puisque cette œuvre comporte une trentaine de titres, en majorité des romans. Mais Maurice Zermatten est aussi homme de théâtre. Il a écrit deux pièces: *Les mains pures* et *Isabelle de Chevron*, ainsi qu'une adaptation de Calderon: *Les chevreux d'Absalon*. Deux essais nous rappellent que Ramuz fut pour lui à la fois une découverte et un guide.

Chez Ramuz, il apprit qu'une littérature d'inspiration régionaliste pouvait atteindre à l'universel. S'il ne s'est pas cantonné dans la description ni dans le folklore, s'il n'a pas la langue drue et large du maître valaisan, il se sert des paysages et des gens du Valais pour écrire des romans comme *La montagne sans étoiles*, *Le lierre et le figuier*, *La fontaine d'Aréthuse*.

Un barrage qui se construit dans cette région solitaire, les paysans devenus ouvriers, l'argent qui enrichit, mais qui corrompt, c'est à une métamorphose de civilisation que l'écrivain assiste et il en éprouve jusque dans son cœur de fils, tous les remous sociaux et spirituels. D'où l'existence tragique, presque désespérée à vues humaines, de l'abbé Clivaz dans *La fontaine d'Aréthuse*, pauvre curé brûlant de zèle au milieu d'un peuple matérialisé que subjugué le tenancier de bistrot.

Maurice Zermatten éveille des inquiétudes profondément chrétiennes et c'est aussi cela que le grand Prix catholique de littérature entend souligner.

(1) Appelle des réserves.

(2) Appelle des réserves. — Les autres romans de cet auteur sont des romans pour adultes. (N.D.L.R.)

Erratum

Dans le dernier numéro de LECTURES, la recension du livre de J. Craig, *La Marche vers l'ouest* (p. 236), a été attribuée par erreur à H. Lemire. Cette recension est l'œuvre de D. Houle.

Index des auteurs recensés dans ce numéro

ANNE-MARIE, p. 248

BRUNET (M.), p. 252

CERBELAUD-SALAGNAC (G.), p. 251

CHEREL (A.), p. 249

COLETTE, p. 246

*** *Les Heures du jour*, p. 249

LEFRANC (M.), p. 243

LEGAULT (E.), p. 248

MAHE (C.), p. 250

VIGNES (H.), p. 251

Publication approuvée par l'Ordinaire

Marie Le Franc



Toujours alerte et fragile, Marie Le Franc est repassée en France, après avoir vécu la moitié de son existence au Canada, soit une quarantaine d'années. Elle était née le 4 octobre 1879, sur la rive même de l'Atlantique, dans un petit poste de douane isolé, dépendant de Sarzeau, dans le Morbihan, en Bretagne. C'est là qu'elle poursuit sa féconde carrière littéraire.

Dans cette évocation puissante qu'est *Enfance marine*, Marie Le Franc a raconté l'enchantement de son éveil à la vie consciente. C'est, en un même livre, toute la magie que peuvent apporter ensemble trois grands thèmes : l'océan, la Bretagne, l'âme impressionnable de la petite fille. Des souvenirs de ses premières années l'auteur aura tiré un ouvrage sans pareil.

Jusqu'à l'âge de seize ans, Marie Le Franc poursuit ses études à l'école des Sœurs de Sarzeau. Puis, comme elle se destine à l'enseignement, elle suit jusqu'à dix-neuf ans les cours de l'École Normale de Vannes. Et elle devient institutrice dans le Morbihan.

Toutefois, cette jeune fille délicate est bretonne jusqu'aux moëlls. Elle a le goût de l'aventure dans le sang. Elle n'aspire qu'à courir le monde. Dès l'école normale, elle avait sollicité un poste à Madagascar ou en Indochine. A la fin, elle choisira le Canada. Non pas à la suite d'études comparatives, car elle est bien peu renseignée sur notre pays. Celui-ci lui offre justement l'attrait de l'inconnu, du mystérieux et du lointain.

De New York, Marie Le Franc surgit au Canada au début du mois de février 1906. Elle n'a guère de plans, elle ne sait pas ce qui l'attend. Sa nuit en chemin de fer, elle la passe à découvrir l'immensité des campagnes, le noir illimité des forêts, surtout l'épaisseur des étendues de neige qui feutre les bruits du convoi et produit un silence insolite.

Au matin, voilà donc Marie Le Franc échouée en pleine contrée nordique, dans notre

Montréal où la neige tombe sur la neige. Elle s'en va dans une chambre meublée que lui indique le consulat de France. Un énorme chien lui secoue la main au passage, l'accompagne un long moment: elle a reçu du dur pays canadien sa première caresse et son premier témoignage d'amitié.

Une enseignante de journal français retient son attention. Un prompt instinct de journaliste la précipite dans le bureau du directeur. « Vous avez déjà fait du journalisme ? » La visiteuse se souvient de quelques contributions à un journal de Vannes. « Un peu. — Vous connaissez l'anglais ? — En classe, nous traduisions *Macbeth*. » La traduction de *Macbeth* n'était pas une préparation suffisante. L'aspirante journaliste revient bredouille d'un procès où tout se déroule en anglais. Toutefois, sa carrière durera bien un mois et lui rapportera les très modestes émoluments de l'époque.

Le consul de France n'oublie pas l'institutrice bretonne qui se jetait dans l'aventure canadienne d'un cœur si hardi. Lui aussi a étudié à Vannes, chez les Jésuites, et cela crée un lien. Il la présente à une autre Française qui est professeur à l'Université McGill. Un poste de « maîtresse interne de français » est vacant au collège Havergale, à Toronto. Marie Le Franc bute sur le mot « interne ». La fille de la mer déteste tous les mots qui rappellent le confinement ou l'existence enclose dans des murs.

En mars, elle promène sur le Mont-Royal deux enfants anglais: une fille de cinq ans, un garçon de quatre ans, qui sont des candidats à la langue française. Le petit fox n'a pas de ces ambitions et se contente de jouer avec le manchon de la gouvernante improvisée. Soudain, il le saisit bien, il se sauve, il disparaît, l'abandonne dans quelque fourré de la montagne. Les enfants s'amusez follement, Marie Le Franc aussi, mais un peu moins car elle vient de perdre l'article le plus confortable de son équipement d'hiver improvisé.

Cette clientèle particulière s'étend. La jeune fille émigre vers l'ouest de la ville, elle enseigne à domicile. Un jour, elle voit dans une vitrine un portrait de femme qui lui inspire une nouvelle. *L'Album universel* l'accepte aussitôt. De

loin en loin, elle en écrit d'autres quand l'inspiration la saisit. Cependant sa véritable carrière ne s'est pas revêtue avec force, et la jeune immigrante n'est pas satisfaite de son travail; elle pense beaucoup aux revenus additionnels que lui rapportent ses incursions dans les lettres pour alimenter la marmite qui est dans le moment une cafetière, style samovar russe, qui fournit à lui seul des repas substantiels; repas que complètent des biscuits, dits de soldats ou de marins, dont Marie Le Franc retrouvera beaucoup plus tard et avec émotion, les pareils, à Saint-Malo, dans les soutes d'un navire en partance pour Terre-Neuve. Et quand elle vit ce navire, l'incoercible aventurière faillit oublier le Canada. Un certain père Yvon le nolisait chaque année pour apporter aux morutiers, sur nos bancs, des lettres, des médicaments et autres marchandises. Elle s'enquiert auprès de lui pour savoir s'il n'y aurait pas une place à bord pour une passagère désireuse de voir et d'être utile. On lui répondit que les femmes n'étaient pas admises à bord. Après coup, la jeune fille pensa qu'elle devait des remerciements au père Yvon. L'incident révèle jusqu'à quel point Marie Le Franc avait l'humeur aventureuse, mais aussi enjouée.

Quelques années se passent. Un an après la guerre de 1914, la principale d'un petit collège privé anglais qui vient de se fonder à Westmount, la convoque par téléphone. Elle cherche un professeur de français. La réaction de l'institutrice est symptomatique: elle propose d'accepter, pour obliger, mais jusqu'à Noël seulement. Car Marie Le Franc veut défendre sa sacro-sainte indépendance et la liberté de ses mouvements. Et voici ce qu'elle écrit: « Je découvre alors le vrai motif de ma fuite au Canada: sortir de la routine de l'enseignement et, peut-être, dans ce pays qui parlait français, la possibilité de trouver là quelque chose à exprimer. Le désir d'écrire, le besoin d'écrire ont précédé pendant des années la réalisation ».

Pourtant, dans cette école qui lui avait paru au premier abord si revêche, Marie Le Franc enseignera le français pendant dix-huit ans. Elle a conservé de cette période un souvenir charmant: « Je demeurai dans cette école environ dix-huit années, où nous apprimes à nous connaître, les filles sportives et moi, à jouer ensemble *Le bourgeois gentilhomme*, à les habituer à mon indépendance et moi à la leur, à les trouver, dans la classe de neuf heures du matin, un jour d'hiver, les bras nus croisés sur les pupitres », avec la grammaire française comme devoir principal, mais « leurs déléguées me disant: « S'il vous plaît, parlez-nous encore de Marie-Antoinette ». Pourquoi pas? La fenêtre était ouverte sur le parc, les écureuils sautaient des hauts sapins pour venir chercher les noisettes sur les pupitres, on voyait briller

le Saint-Laurent glacé ». La grammaire était ennuyeuse « et Marie-Antoinette qui, à la précédente classe de français, raccommo-dait dans sa prison sa robe noire avec du fil blanc, avait trouvé le chemin secret du cœur de grandes fillettes bien portantes, vivantes, amies du fair-play, désireuses de conserver leur *self-control* dans toutes les circonstances de leur vie d'écolières aussi bien que dans leurs compétitions sportives ». Ces tableaux peints d'une main légère nous assurent que l'enseignement de Marie Le Franc ne manquait pas de fantaisie et savait mêler les répités à l'austérité.

Et voilà que la vocation d'écrire qui tourmentait la Bretonne, mais un peu mollement, et sans grande conviction, va soudain s'emparer d'elle tout entière. « Qu'était devenu ce rêve d'écrire? » se demande-t-elle. « L'enseignement m'avait tenue dans ses machoires. Je rentrais chez moi chaque soir incapable d'un autre effort. » Puis vient la libération dans les conditions suivantes: « J'avais perdu deux frères... Je me souviens du coup affreux que me causa l'annonce de la disparition du premier, enlevé en pleine promesse d'un brillant avenir. J'étais frappée en même temps que lui: comment expliquer qu'à ce moment même, il me sembla qu'avant de tomber, il remettait entre mes mains cet avenir. Il fallait le faire survivre. Le soir de cette journée, je puis dire à son commandement, j'écrivis un poème, — bon ou mauvais, il n'importe, ce qui comptait était de l'avoir écrit après des années de mutisme, — qui fut suivi par d'autres et marqua pour moi l'entrée dans les lettres ». En d'autres mots, toute la sensibilité de Marie Le Franc est ébranlée, des obstacles intérieurs disparaissent, une volonté s'affirme, une grande carrière commence.

A partir de ce jour, Marie Le Franc travaille résolument. Elle écrit des poèmes, des nouvelles, et maintenant des romans. L'un de ces derniers porte le titre suivant: *Grand Louis l'innocent*. Elle parle aujourd'hui de « ce *Grand Louis* écrit par hasard, et comme méfiant de la prose, en quelques semaines, à la suite d'une promenade, la veille de mon embarquement pour le retour au Canada ». L'inspiration lui est venue « à l'extrémité de la presqu'île de Sarzeau chambardée par une mer démontée, avec, à peine émergeant d'une lande épaisse au bord de l'Océan, une silencieuse maison basse, inhabitée dont je fais le tour. Avant d'avoir regagné mon logis, j'avais placé deux personnages dans la maison de la lande. Sitôt à Montréal, j'écrivis la fragile histoire ». Il s'est évidemment produit un phénomène de cristallisation: de nombreux éléments contenus dans la mémoire, dans l'imagination, la sensibilité, se coordonnent soudain et s'organisent en un tout. L'ouvrage s'écrit presque d'un jet. Très satisfai-

te d'elle-même, Marie Le Franc expédie le manuscrit chez un éditeur. Toutefois, la copie lui « revint peu de temps après, avec, comme seul commentaire sur la marge de la première page: *Ridicule* ».

Le mot ne désarçonne pas trop l'auteur. Elle ne renie pas son œuvre pour autant. D'autres circonstances favorables interviennent. « A la suite d'un récit: *Montréal sous la neige* envoyé à la revue *Europe* que j'avais remarquée dans la vitrine d'un libraire, je reçus du rédacteur en chef... l'invitation de lui communiquer tous les manuscrits que je pouvais avoir de disponibles. Je n'avais rien d'autre à ce moment que *Grand Louis*... Je dois dire qu'il doit d'abord sa fortune à ce *Montréal sous la neige* qui avait fait pour ainsi dire sa présentation. » Ce directeur de revue se montre plus compréhensif, le roman est tout de suite publié, bientôt il paraît en volume.

Les jours passent. En 1927, Marie Le Franc découvre un cablogramme poussé sous sa porte. Il se lit comme suit: « Vous avez le prix Femina ». Elle a bonne envie d'y croire, mais ne l'ose. « Quelques jours auparavant, un journal littéraire de France publiait parmi ses dessins humoristiques, celui d'une petite bonne femme penchée sur les rochers de la Gaspésie devant un télescope braqué sur la France: « Le franc monte ✗. Nous étions encore en période de dépression et plus habitués à entendre: « Le franc baisse ». Je fus donc satisfaite de le voir monter... Le prix Femina, quand on n'est pas sur les lieux est une entreprise d'éditeur. » Peu de jours s'écoulaient. « Une autre dépêche, bleue cette fois, m'arrive signée d'un des membres du jury: « Princesse Murat, votre compatriote ». Cette fois, les derniers doutes se sont évanouis. Marie Le Franc câble aussitôt une réponse à son éditeur: « Chic ». On conçoit assez qu'un événement pareil marquant le premier succès d'une carrière longue, ait ému profondément la jeune fille exilée. Aussi, après bien des années, le souvenir de cette journée est encore très net dans la mémoire de l'octogénaire d'aujourd'hui. « Le jour baissait », écrit-elle aujourd'hui, avec un peu de mélancolie peut-être, « il tombait une neige éparpillée, douce et bleutée... Au cours de cette journée du 7 décembre, Montréal avait fait silence. Le téléphone n'avait pas sonné dans mon appartement. Pendant mon retour du bureau des cablogrammes, j'étais accompagnée par une ombre: celle de Louis Hémon, à qui je devais d'avoir découvert l'existence du Canada des campagnes avec ses âmes ferventes qui battaient au rythme d'une nature grandiose qui devait de plus en plus m'envoûter. J'entrai en passant dans un magasin voisin de mon logis qui allait fermer ses portes et escomptant ma fortune future, — les 6.000 francs du Femina, — j'achetai deux disques

d'opéras de Massenet chantés par Clément à cette époque, et une canne en bambou pour mes promenades auxquelles m'invitaient parfois le jour et la neige tombant ensemble sur le Mont-Royal. »

Marie Le Franc sait se montrer enjouée dans ses récits. Mais en quelque part, au fond, un peu loin, se joue une note un peu mélancolique. Elle reçoit l'honneur du prix *Femina*, mais elle n'est pas à Paris pour en profiter pleinement. On ne peut pas dire qu'elle soit une exilée chez nous, car elle s'est fait de nombreux amis qui ont appris à l'aimer. Toutefois, le Canada français ne réagit guère à la grande nouvelle littéraire du moment et nos journaux ne lui accordent pas du tout l'importance qu'elle méritait.

Mais de la date de publication de *Grand Louis l'innocent* commence la période littéraire la plus active de Marie Le Franc. Son cher pays d'adoption devient la source de son inspiration. Depuis plusieurs années, elle l'observe, elle l'explore, elle en connaît la dureté hivernale, les humeurs et les caprices. Elle peut écrire aujourd'hui: « Je n'ai pas dit ce que je dois au Canada. Mes livres, je veux le croire, répondront pour moi. Ils ne sont qu'une ébauche, comme la plupart des livres, mais ils ont la chance de s'inspirer de tableaux où les hommes et la nature s'harmonisaient ». Les biographes diront peut-être que Marie Le Franc s'efforce à connaître notre province; l'expression ne serait pas juste. Il n'est pas à propos d'appeler devoir ce qui est devenu pour elle un goût et un plaisir, nous pouvons même dire une passion. Elle multiplie ses randonnées passionnées, elle écoute les voix de la forêt et des lacs, des rivières et de la mer. Elle thésaurise les impressions, les sensations qui, un peu plus tard, s'agglutinent pour former des volumes.

D'autre part, le livre ne fut la seule manière dont elle savait s'exprimer. Elle parle en public avec beaucoup d'aisance et de finesse, et donne de nombreuses conférences. Elle écrit des articles pour les journaux et les revues. A la radio, elle donne des essais qui se retrouveraient dans le Canada rustique. L'écrivain qu'elle était se multiplie et ne cesse de produire.

Dans le même temps, Marie Le Franc fait la navette entre le Canada et sa Bretagne natale. Elle va souvent se retremper au pays des ancêtres. Puis, un bon jour, il se fait tard, elle nous dit adieu. Mais elle reviendra une autre fois. Elle est maintenant octogénaire. Au Canada, elle retrouve ses amis d'autrefois. Ce sont des rencontres qui l'émeuvent beaucoup. Dans cette bonne amitié, elle semble puiser une énergie nouvelle. Maintenant mieux connue par ses

œuvres qui se sont répandues, elle regarde une moisson surgir de la semence qu'elle a autrefois jetée à pleines mains. En nous tous, n'a-t-elle pas développé l'art de bien voir ce grand pays sauvage qui est le nôtre, de le sentir et de l'exprimer ? D'en sentir les beautés secrètes et de les dire dans une prose ardente ?

Nous espérons maintenant qu'après l'enfance marine, Marie le Franc nous donnera un jour des souvenirs canadiens où elle laisserait courir sans apprêt sa plume toujours vivante, enjouée, amusée, charmante, aisée; plume sans apprêt mais qui, durant sa longue carrière, a appris les secrets intimes du style et les mystères de la prose.

*
* *

ŒUVRES (1) — *Les voix du cœur et de l'âme*. Montréal, La Compagnie d'Imp. Perreault, 1920. 139p. — *Les voix de misère et d'allégresse*. Paris, Les Editions Crès, 1923. 208p. — *Grand Louis l'innocent*. Paris, Ed. Sudel, 1927. — *Dans la tourmente*. Paris, Ed. Sudel. — *Inventaire*. 6e éd. Paris, Rieder [c1930]. 244p. (Coll. *Prosateurs français contemporains*). — *Grand Louis le revenant*. Paris, Ed. du Tambourin, 1930. — *Héliér fils du bois*. Paris, Ed. Nelson, 1930. — *Le Poste sur la dune*. Paris, Rieder, 1930. — *Au pays*

canadien-français. Paris, Fasquelle [c1931]. 237p. (Coll. *Voyageuses de lettres*). — *Visages de Montréal*. Montréal, Ed. du Zodiaque [1934]. 236p. (Coll. du Zodiaque). — *La rivière solitaire*. [Paris] Ferenczi [c1934]. 255p. — *Dans l'île d'Ouessant*. Paris, Ed. Fasquelle, 1934. — *La randonnée passionnée*. [Paris] Ferenczi [c1936]. 248p. — *Pêcheurs de Gaspésie*. Paris, Ferenczi, 1938. [159]p. (Coll. *Le livre moderne illustré*). — *Pêcheurs de Morbihan*. Issy-les-Moulineaux, 1946. — *O Canada! Terre de nos aïeux!* Issy-les-Moulineaux, La Fenêtre ouverte [c1947]. 277-[3]p. — *Le fils de la forêt*. Paris, Grasset [c1952]. 255p. — *Enfance marine*. Montréal, Fides, 1959. 150p.

Léo-Paul DESROSIERS

(1) Voici la cote morale d'un bon nombre de ces œuvres:

La rivière solitaire et *Enfance marine*: pour tous.
Au pays canadien-français, *Dans la tourmente*, *le Fils de la forêt*, *La Randonnée passionnée*: pour adultes.

Dans l'île d'Ouessant, *Héliér fils des bois*, *Inventaire*, *Pêcheurs de Gaspésie*, *Pêcheurs de Morbihan*, *Le Poste sur la dune*: appellent des réserves.

Grand Louis l'innocent, *Grand Louis le revenant*: dangereux (N.D.L.R.).

Etude critique

"Bêtes libres et prisonnières" (1)

de Colette

« Prêtresse des instincts, des sens et du corps », comme le disait si bien Henri Clouard, Colette a laissé nombre d'œuvres où la corruption morale s'étale sans vergogne. Pour cette raison, ses livres sont mauvais pour la plupart, et on en doit fortement déconseiller la lecture. Mais lorsqu'il s'agit d'un livre comme celui-ci, qui ne retient des textes de Colette que ceux où elle a parlé des bêtes, il n'est plus de préventions qui tiennent: on ne peut qu'encourager la lecture de *Bêtes libres et prisonnières*. Mis entre les mains de la jeunesse, ce livre ne présente pas les dangers inhérents d'ordinaire aux recueils de textes choisis: un bout d'intrigue extrait d'une œuvre malsaine peut donner le goût de lire

l'œuvre entière. Ici, il n'est pas question d'intrigues, ce sont des descriptions pures et simples. Aussi nous semble-t-il que ce livre peut donner une excellente idée du style de Colette, lequel style est de grande classe.

Mais ce livre nous rendra surtout familier et amical le monde des bêtes, et c'est son principal mérite. Colette a aimé les bêtes. Cet amour n'était pas chez elle ce caprice entre beaucoup d'autres qui fait de la femme gâtée le tyran d'un chien de manchon. Cet amour s'apparentait plutôt à la ferveur admirative, respectueuse et patiente de Fabre se penchant sur les infinnités petits de la nature, et notant, par exem-

ple, avec un intérêt passionné, les exploits d'une mante religieuse chasserresse. En lisant ce livre, on songe aussi à Maeterlinck qui, s'il s'est fourvoyé, a pu parfois parler magnifiquement des abeilles, des termites et des fourmis. Colette a aimé les bêtes comme un savant peut le faire, pour elles-mêmes.

Parce qu'elle les aimait, et pour les mieux aimer, elle s'est appliquée à les connaître. Elle y a mis le temps: « C'est le temps qui nous manque, constate-t-elle, mais aussi l'application. Nous n'avons pas assez de patience, nous n'avons que de la curiosité. La stupéfaction nous tient lieu de persévérance, et quand nous avons crié: « Oh ! » nous croyons avoir pris une leçon... Le sourire de Fabre, assis en statue à l'entrée de la serre, sait que l'existence de

l'homme semble brève lorsqu'il la passe tout entière penché sur une cité de fourmis. » (P. 201). Pour pénétrer dans le royaume si mal connu des bêtes, Colette a certes compulsé des albums et des manuels, mais qu'est-ce, en pareil domaine, qu'une pâle connaissance livresque ? Elle a aussi visité des musées et des zoos, et on trouve, dans *Bêtes libres et prisonnières*, maintes traces de ces visites attentives et extasiées. Elle a su surtout ouvrir les yeux sur les merveilles du monde animalier qui l'entourait: les bêtes, c'est libres, en pleine nature, que Colette les aimait. Si elle savait, à l'occasion, déployer des prodiges d'ingéniosité pour attirer ou apprivoiser une abeille ou un lézard, elle ne pouvait souffrir la captivité des bêtes, et c'est dans la liberté de leurs ébats qu'elle s'appliquait à les connaître et qu'elle se plaisait à les peindre.

Une présentation toute nouvelle
Couverture vinyle en couleur

Collection

Les Maîtres de la Spiritualité

Méditations sur l'Évangile

par

Bossuet

« Peut-être Bossuet n'a-t-il rien écrit qui soit au-dessus des Méditations ». (Brunetière)

2 Tomes (488 et 565 p.) Relié. Titré or

Couverture verte, rouge ou noire
\$4.00 les 2 tomes (par la poste **\$4.15**)

Dans la même collection

Le combat spirituel (Couv. noire, verte ou rouge)

Imitation de Jésus-Christ (Couv. verte, rouge, noire ou bleue)

Le chemin de la perfection (Couv. verte, rouge, noire ou brune)

Introduction à la vie dévote (Couv. noire, rouge, verte ou bleue)

Reliés. Couverture vinyle. Titrés or

\$2.00 chacun (par la poste **\$2.10**)

Aux Editions FIDES

Et quel coloris, quel mouvement, quel charme dans cette peinture ! Comment ne pas sortir, dans l'émerveillement, de ces pages qui savent si bien nous parler des animaux ! Des animaux les plus divers ! A-t-on jamais pensé par exemple qu'un serpent puisse être autre chose que repoussant ? Colette nous en montre la très réelle beauté. Et le moineau, « ce piéton » de la gent ailée, vaut-il la peine qu'on s'y attarde ? Colette vous le dira. Et les papillons ? Vous pensez peut-être les connaître ? Quelques pages de Colette vous convaincront que vous n'en savez pas le premier mot et vous donneront envie de regarder d'un peu plus près cette « fleur épanouie, ces quatre pétales de velours où fuit et tremble une lueur qui s'évanouit si on la veut fixer, et se rallume inattendue au coin d'une aile... » (p. 156). Et le paon ? et l'écureuil ? Existe-t-il, dans la littérature française, des descriptions aussi charmantes, nuancées et évocatrices que celles auxquelles s'essaie la plume de Colette ? (P. 104-107)

Le livre *Bêtes libres et prisonnières* nous amène en pleine nature pour nous faire découvrir ce que, trop souvent, nous regardons d'un œil indifférent et distrait. C'est un regard extasié jeté sur quelques unes des merveilles de cette création dont nous ne saurons jamais assez louer le grand Artiste.

R. LECLERC

(1) COLETTE

BÊTES LIBRES ET PRISONNIÈRES DE COLETTE. Paris, Albin Michel [1958]. 219p. 16 pl. (h.-t.) 19cm. \$3.25 (frais de port en plus)

Pour tous

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Religion (2)

LEGAULT (Emile), c.s.c.

COMME DES ENFANTS DE RICHES. Montréal, Fides [1958]. 181p. (Coll. *Eaux Vives*) \$2.00 (frais de port en plus)

Pour tous

« Nous sommes trop souvent comme ces enfants de riches qui n'ont qu'à tendre la main pour se gaver de gâteries. L'enfant de riche, parce qu'il n'a jamais souffert la faim et la soif, ne s'interroge pas sur la faim ni sur le pain ni sur les friandises, ni sur la soif. »

C'est en ces termes que le Père Legault ouvre l'examen de conscience de notre population catholique. Il le fait avec la lucidité du praticien d'expérience qui a à cœur de ne pas laisser son patient se gaver d'illusions et se payer de mots. « Sur le plan spirituel, dit-il, nous sommes des enfants gavés de religiosité, de superstitions ou de pratiques routinières. Faute d'avoir connu le tourment de Dieu, nous ne savons pas assez que l'homme ne peut pas plus se passer de religion qu'il ne peut se passer de boire ou de manger. »

Quelles sont les manifestations de cette apathie spirituelle? Comment y remédier? C'est à cela que répond le Père Emile Legault en ces pages lumineuses et ardentes où la saveur de la doctrine est rehaussée par le sel du discours. Ces pages ne sont pas de celles qu'on peut lire distraitemment: elles importent notre tiédeur spirituelle et sont un pressant appel à un renouvellement intérieur.

R. L.

Littérature (8)

ANNE-MARIE

L'AUBE DE LA JOIE. Roman. Montréal, Le Cercle du Livre de France [1959]. 217p. 20.5cm. (Coll. *Nouvelle-France*, no 6) \$2.50 (frais de port en plus)

Pour tous

L'aube de la joie est la première œuvre de celle qui signe Anne-Marie. Je sais bon nombre de lectrices qui, après avoir lu ce livre, s'écrieront: « Enfin, nous avons notre Berthe Bernage canadienne! » Oh! la comparaison cloche bien

un peu — comme toute comparaison qui se respecte! Mais elle ne laisse pas d'être juste dans une bonne proportion. Anne-Marie, tout comme Berthe Bernage, tisse son roman sur le prosaïque canevas de la vie quotidienne, et elle fait œuvre d'art avec les mille et un fils des heurs ou des malheurs qui s'y rencontrent. Si l'on ne trouve pas chez Anne-Marie, comme chez l'écrivain français, ce souci de l'intrigue à faire naître et à mener à bonne fin dans un développement qui ait une certaine rigueur, par ailleurs, chez la romancière canadienne comme chez Berthe Bernage, c'est la même philosophie sereine et souriante de la vie, le même regard d'amour posé sur les personnes et les événements, la même poésie nimbant délicatement toute chose.

L'aube de la joie c'est un peu le journal que tient une jeune femme de médecin, mère de trois petits enfants. On la suit presque pas à pas tout au long de ses journées de petite épouse, de femme du monde et de mère de famille. A la voir s'épanouir pendant les jours de soleil et lutter dans la grisaille de certaines périodes, une leçon se dégage, toujours tonique.

On ne pourra jamais assez multiplier de pareils livres qui sont, pour les lectrices, de merveilleux antidotes contre l'abrutissement de la presse du cœur.

A. C.

Vient de paraître

Marie Le Franc

Enfance Marine

La poésie sourd à chaque page de cet ouvrage dans lequel Marie Le Franc fait revivre, avec une rare puissance d'évocation, la petite fille qu'elle fut, la mer, la Bretagne. »

150 p. Coll. **La Gerbe d'or**

\$2.00 (par la poste **\$2.10**)

Chez FIDES

Littérature étrangère

Religion (2)

vet. Paris, Del Duca [1958]. 406p. ill.
(21 pl. h.-t.) 22.5cm.

Pour tous

LES HEURES DU JOUR. Bréviaire français. [Bruges] Desclée de Brouwer [1959]. 1054 - 53* - [52]p. 14cm. Relié.

Pour tous

Ils sont de plus en plus nombreux les laïcs qu'attire la grande prière liturgique de l'Eglise. C'est ce qui explique sans doute la publication de divers *Livres d'heures* ou de bréviaires français. Celui-ci nous est offert par les Fraternités du Père de Foucauld. Fruit de huit années d'expérience, il se propose à l'attention d'un vaste public de chrétiens fervents, comme le fait remarquer le Père René Voillaume dans la préface: « Ce travail était primitivement destiné à l'usage exclusif des Fraternités; devant la demande d'un grand nombre de personnes, nous nous sommes finalement décidés à le livrer au public [...] Nous pensons que ces « Heures du Jour » pourront être utiles aux chrétiens et aux mouvements désireux de prier en commun avec la prière liturgique officielle de l'Eglise. »

Comme son nom l'indique, ce recueil comprend la traduction française des Heures de l'Office romain excepté les Matines. La traduction des Psaumes est due à Léon-Noël, laquelle traduction a été révisée, du point de vue littéraire, par Patrice de la Tour du Pin. La plupart des capitules, antiennes et oraisons ont été empruntés à la traduction du Père Féder dans son *Missel des Fidèles*. Quant à la version des lectures bibliques quotidiennes, elle est tirée de la Bible de Jérusalem.

Nous ajoutons, car ce n'est pas un mince avantage, que la présentation matérielle de ce recueil est à la fois agréable et pratique. Ses 1.188 pages de papier bible ont le format voulu pour se glisser dans une poche de paletot. Et la présentation typographique, très claire, facilite la lecture et l'intelligence du texte.

R. L.

Littérature (8)

CHEREL (Albert)

DE TELEMAQUE A CANDIDE. Tome VI de l'Histoire de la littérature française publiée sous la direction de J. Cal-

vet. Paris, Del Duca [1958]. 406p. ill.
(21 pl. h.-t.) 22.5cm.

Quand nous étions écolier, nos manuels d'histoire littéraire consacraient au XVIII^e siècle à peine quelques paragraphes: « il ne s'y était rien produit ». Si les auteurs de ce poncif revenaient sur terre aujourd'hui, ils devraient déchanter devant les deux ouvrages que viennent de publier sur cette période tourmentée, MM. Albert Chérel, pour 1669 à 1759, et Henri Berthaut, pour 1759 à 1801. Pour le moment, arrêtons-nous à celui de M. Chérel.

A la fois fénelonien chevronné et disciple de notre maître Gustave Lanson, M. Chérel révèle la formation reçue de ce dernier par l'abondance et l'exactitude de sa documentation, sa connaissance de Fénelon, par la grâce souriante de son style et le ton mesuré de ses jugements.

Il s'est réservé de peindre l'époque où, le Roi-Soleil disparu de l'horizon (1715), la réaction contre son absolutisme, amorcée par le *Télémaque* (1699) de Fénelon, se donne libre cours: c'est le temps même que notre camarade Paul Hazard a défini comme *La crise de la conscience européenne* (3 vol.). Son livre faisant partie de l'*Histoire de la littérature française* ou collection Calvet, naturellement l'auteur expose cette crise d'après les œuvres du temps.

Elle se distingue d'abord, comme dira M. Berthaut, par la rupture de « l'équilibre entre les forces antagonistes de tradition et de nouveauté » et par le fait que « la balance commence à pencher en faveur de ces dernières » (p. 8). La bourgeoisie se dresse à la fois contre la royauté et la noblesse. L'agiotage supplante l'honnêteté. La « philosophie » ébranle les notions les plus sûres de la vérité et de la morale. La « raison » supplante l'autorité, la « tolérance » combat le « fanatisme ». Gallicanisme, iansénisme, quiétisme brouillent tous les esprits. Les assauts du *Télémaque* contre la royauté auront déclenché la course qui aboutit à *Candide*, quintessence des doctrines de l'*Encyclopédie* en préparation, une ruée contre l'Etat et l'Eglise à la fois. De là sortiront et la Révolution égalisante et le déisme romantique.

A ces conclusions n'aura pas peu contribué — et c'est le second caractère de cet étrange renouveau — l'influence des littératures du Nord. Les idées ou les ouvrages surtout

de l'Angleterre créent ce « cosmopolitisme littéraire » dont Joseph Texte a si magistralement signalé les premières apparitions. Bolingbroke, Ramsay, Richardson, Pope, Young imposent à la France la superstition de la « liberté anglaise », les goûts mercantiles d'Albion, sa passion pour la « physique ou les sciences exactes et naturelles. Toutes les idées les plus saugrenues deviennent sagesse dès lors qu'elles contredisent ce que la France a cru et pensé jusqu'alors. Fontenelle sera un dieu pour avoir appris à substituer « l'esprit scientifique » à l'esprit classique.

Par cette dernière forme de la bataille, la littérature française d'alors amorce — troisième élément de conquête — le triomphe de la fantaisie et de la sensibilité, en somme le romantisme (pp. 195, 201, 210, 217, 232, 247, 252, 256, 292, 358, 390). Le pessimisme de Vigny, le déisme de la *Chute d'un ange*, plusieurs mélées de Musset, maintes couleurs, sonorités et images, de Chateaubriand auront leur source soit dans les livres des « philosophes » français soit dans les traductions d'ouvrages anglais.

Toutes ces transformations et perturbations, d'ordre intellectuel et moral autant que littéraire et artistique, M. Chérel les résume dans une conclusion lumineuse (p. 383), mais après avoir justifié ses constatations livresques par un tableau flamboyant de la société, des goûts et des courants, de l'époque (p. 297-347). On se demande seulement si ce tableau, placé au début du livre en forme d'introduction, n'eût pas mieux éclairé l'enquête détaillée qui le précède.

Une phrase comme celle-ci (p. 54) laisse suffisamment deviner la qualité du style de M. Chérel: « (les images bibliques) sourient ou frémissent ou s'élèvent, maternelles à l'homme comme les porches des cathédrales que maintenant il ne comprend plus ». Ailleurs, toutefois, il apparaît une telle antinomie entre le début d'une phrase et sa finale (p. 149) que l'on songe à la chute d'une ligne: « Massillon se souvient de la théologie chrétienne la plus traditionnelle et, plaçant en Dieu le fondement de toute autorité, donne au peuple le droit de (désigner, avec la forme de gouvernement, le candidat à qui Dieu se réserve de) conférer l'autorité. »

Quoi qu'il en soit de notre appréciation, nous pensons que le mieux est encore, pour juger à son plein mérite le livre de M. Chérel, d'attendre l'ouvrage qui le complète, celui de M. Berthaut.

Emile CHARTIER, p.d.

Géographie (91)

MAHE (Claude)

AU LIBERIA avec les fils d'esclaves.
L'expédition Cavally au Libéria. Namur, les Editions du Soleil Levant [1958]. 191p. ill. 17.5cm. (Coll. *Les Chevaliers de l'Aventure*, no 11)

Pour adultes

Il n'est pas toujours facile de partir en exploration lointaine, en terre d'Afrique par exemple. On peut beaucoup plus facilement lire le récit de ceux qui sont allés à la découverte de ces terres mystérieuses. C'est un récit de ce genre que nous offre ici Claude Mahé.

Le Libéria occupe une place bien restreinte sur la carte de l'Afrique; cependant, il a trois fois la superficie de la Belgique. Couvert d'une luxuriante végétation, il est à peine peuplé. Claude Mahé l'a traversé avec des moyens de fortune, s'intéressant à la faune et plus encore aux indigènes qu'il rencontrait. Tout en nous racontant son aventure, il nous instruit d'une foule de notions, dissipant au passage les légendes gratuites sur les mœurs des hommes et des bêtes.

Un livre intéressant et instructif.

A. COTE

Mes Fiches

Revue documentaire mensuelle

En mai

NUMÉRO SPÉCIAL

sur

Les Classiques Canadiens

\$0.15 l'exemplaire

MES FICHES - Abonnement: \$1.50 par an

MES FICHES



25 est,
rue Saint-Jacques
Montréal
UN. 1-9621 *

Veillez trouver ci-inclus
\$... pour ... exemplaires
du numéro spécial de **Mes Fiches** (Avril 1959)
... abonnement (s) à **Mes Fiches** (indiquer les noms et adresses des bénéficiaires)

Nom

Adresse

Littérature de jeunesse

CERBELAUD-SALAGNAC (Georges)

MADemoiselle de Verchères. Roman. Illustrations de Gabriel de Beney. 95p. ill. 24cm. (Coll. *La grande aventure*) \$1.00 (frais de port en plus)

Pour adolescents

Le lieutenant de la Monnerie n'en pouvait croire ses yeux ! Quoi ? Magdelaine de Verchères, cette frêle adolescente qu'il avait consolée un mois plus tôt parce qu'elle s'était légèrement blessée à un doigt, avait tenu à distance pendant huit jours une horde d'Iroquois déchaînés ? Et l'héroïne « aux yeux cernés par la fatigue, aux vêtements chiffonnés et déchirés en maints endroits, aux mains noires de poudre, un chapeau de soldat crânement posé sur la tête » lui dit : « Je vous rends les armes. »

On ne s'improvise pas héroïne ! Magdelon était la digne fille de sa mère Marie Perrot, qui avait déjà sauvé Verchères de l'envahisseur en l'absence de son mari, François Jarret. Et le seigneur de Verchères avait transmis à sa fille le culte de la religion et de la patrie. « Souvenez-vous des leçons de notre père, disait-elle à ses frères. Des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang au service de Dieu et du roi. »

« Ce récit de l'exploit héroïque d'une jeune fille de quatorze ans et de quelques enfants... », « ce bel exemple de courage, de foi et d'abnégation » fera vibrer d'un bel enthousiasme tous les adolescents.

D. HOULE

VIGNES (Henri)

LE PIRATE AU GRAND CŒUR. Illustrations de Fred Guncken. Roman. Tournai, Casterman, 1958. 189p. ill. 19cm. (Coll. *Le Rameau vert*) Relié. \$1.35 (frais de port en plus)

Pour adolescents

Prêtant la parole au héros de son roman, l'auteur nous fait revivre les premières aventures du fameux capitaine Misson, qui vécut à la fin du siècle de Louis XIV. Ainsi, « ce pirate au grand cœur » relate les circonstances qui

l'amènèrent à naviguer sur la mer, infestée en ce temps-là de pirates et de corsaires, puis à devenir par la suite, chef à bord de la « Victoire », un vaisseau français n'ayant désormais comme pavillon que celui de la « Liberté ». Epris d'un grand idéal, Misson, avec l'aide de son incomparable Caraccioli, voudrait réformer les hommes et faire régner partout la justice et la fraternité.

Histoire peu banale où, à travers cette atmosphère de batailles et de luttes sanglantes, souffle souvent une brise de fraîcheur et de poésie qui charmera les adolescents et même les adultes.

Quelle figure attachante que ce capitaine Misson au cœur noble et généreux, à l'esprit vif et pénétrant, à la volonté de fer, jeune et beau par surcroît et qui rencontrera à la fin la princesse de ses rêves. Nous avons aussi dans ce livre un excellent aperçu de la navigation à voile de cette époque et de l'esprit qui y régnait.

H. LEMIRE

Nouveauté

A. Hamman, o.f.m.

LA PRIÈRE

Le Nouveau Testament

Prière et culte dans l'Ancien Testament. La Prière de Jésus. La Prière dans la Communauté Apostolique. Saint Paul et la Prière. La Prière Johannique.

« Avec cet ouvrage, le Père Hamman apporte une contribution de capitale importance aux exégètes et aux liturgistes. »

484 p. 23cm. Table des références scripturaires. Ecrits apocryphes et littérature ancienne. Index des auteurs cités. Index des termes grecs. Index alphabétique des matières. Table des matières.

\$6.30 (par la poste \$6.45)

En vente chez FIDES

“La présence anglaise et les Canadiens” (2)

Prolifique, loquace, savoureux, irritant quelquefois, souvent amusant, jamais indifférent, toujours donnant la chasse à quelques idées anciennes ou modernes, Monsieur Michel Brunet se présente à nous comme un historien des faits et comme un historien des idées. Ses textes font souvent appel à la sociologie, à la psychologie, à la philosophie politique, voire à la théologie de l'histoire. Il écrit parce que « les défis de l'heure présente exigent de nouvelles réponses » (p. 12). Les Canadiens français ont « à reviser leur nationalisme » (p. 287). « L'heure est venue... de se libérer du verbalisme et des préoccupations exclusivement culturelles et folkloriques de l'époque romantique » (p. 220). Il faut s'habituer « à regarder la réalité en face » (p. 288), « redéfinir les positions exactes des Canadiens français comme membres de l'union canadienne et comme groupe majoritaire dans le Québec » (p. 219). Or, « il appartient aux historiens de la nation canadienne-française de s'acquitter de leurs responsabilités... L'historien qui hésiterait à exposer franchement les conclusions de ses recherches manifesterait peu de courage intellectuel et manquerait de confiance envers ses compatriotes » (p. 118).

Conscient de son courage et avec une ardeur qui ne doute jamais d'elle-même, M. B. s'est mis aussitôt au travail. Il écrit, il enseigne, il donne des conférences. L'homme d'action se double chez lui d'un écrivain aux idées claires. Personne ne peut dire: je ne comprends pas. Nous reviendrons sur son style.

Suite de *Canadiens et Canadiens* (1954), *La présence anglaise et les Canadiens* porte le même sous-titre, définit les mêmes thèmes. Ce sont des essais d'histoire coloniale, « études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas ». Plusieurs ont déjà été publiés; quatre inédits en plus. Et dès le début, un hommage fraternel, non équivoque, est rendu au professeur Maurice Séguin qui a initié l'auteur « à la nouvelle interprétation de l'histoire des deux Canadas » (p. 10). M. Brunet est si convaincu de l'importance des points de vue de son jeune collègue qu'il nous met en garde de vouloir « comprendre l'histoire du Canada anglais et du Canada français sans tenir compte des recherches et de l'enseignement du professeur Séguin » (p. 125, n. 16). Retenons cet exemple de fraternité intellectuelle comme une preuve de probité scientifique.

Comment résumer le dernier ouvrage de Monsieur Brunet? Est-ce même possible? Tout ce qu'il y a d'injuste à vouloir réduire un livre en deux, trois pages, nous le savons tous. Revenons plutôt à la thèse essentielle, encourageons notre lecteur à revenir au texte afin de compléter ce qui suit. La thèse ou l'idée centrale — les lecteurs et les élèves de Monsieur Brunet la connaissent déjà — pourrait se résumer comme suit: il y a eu le Canada français et il y aura un Canada anglais. Point de division, fatalité tragique: 1760. Au lieu d'un seul Canada, français, majoritaire et maître chez lui comme il avait été prévu; il y aura un autre Canada, plus riche, pragmatiste, maître partout et donc maître chez nous: c'est le Canada anglais. *Two solitudes for ever!* Ne parlons plus d'unité nationale. Une union tout au plus reste possible, à condition que les Canadiens français s'affirment. L'époque décisive a été celle de la génération après la conquête (cf. p. 149, n. 47). « La faiblesse fondamentale de la pensée canadienne-française vient de l'incapacité ou du refus de comprendre le sens véritable de la conquête » (p. 117). Même en 1760, l'affaire était pratiquement mal engagée: « Les Canadiens et la France avaient soutenu un défi qui avait duré deux générations de trop » (p. 36). Et depuis? N'en parlons pas. Nous sommes marqués, nous sommes « une nation démolie et asservie » (p. 116), une « société dont le développement historique n'a pas été normal » (p. 114). La survivance collective des Canadiens français ne serait pas un fait sociologiquement normal (cf. p. 192). Nous souffrons tous ensemble d'un « profond déséquilibre dont est victime une société en servitude qui a perdu la maîtrise de ses destinées » (p. 116).

Déjà, il y a de quoi remuer n'importe quel Canadien et Canadian. Ajoutons que rien de ce que dit M. B. n'est ennuyeux. Son style est alerte, oral, *oratoire* serait le mot juste. Hérodote devient très vite Cicéron. Parfois on se croirait en pleine tragédie. M.B. mène les textes, les faits, prépare la citation qui trouble la conscience bourgeoise, invite à l'interrogation, au scandale. D'un style « toute douceur » et volontairement complaisant, il a le don en un coup de plume de passer au style direct de l'invective. De la flûte au tambour, à peine une ou deux mesures. Relisez les pages 238ss. Il adore les idées-types qui font choc. Comme l'orateur marxiste. Il vous parlera de notre agri-

culturisme, de notre messianisme, d'anti-étatisme, de vertuisme, d'ouvriérisme. Autant de *mythes collectifs* qu'il faut identifier, étiqueter par des noms, des faits et des textes, pour les mieux assassiner. Un bon chasseur ne tire pas au hasard. Monsieur Brunet connaît son gibier. L'atteint-il toujours ? C'est une autre question.



L'auteur de *La Présence anglaise et les Canadiens* s'attend à des réactions. Nous lui proposons les nôtres tout en espérant que le lecteur de cette revue ne prendra pas nos remarques pour des définitions. Même, qu'arrivant du lointain moyen âge il peut se faire que nous ayons mal compris...

Une première remarque tient à la méthode même qu'emploie un écrivain qui se dit historien des faits, historien des idées et qui écrit en sociologue. En principe, l'historien raconte, démontre à mesure la vérité des faits qu'il affirme, explique ensuite; il tient surtout compte de la chronologie, de la géographie sans lesquelles il n'est pas d'historiographie possible. Le sociologue peut travailler sur la même matière que l'historien; mais il s'y prend d'une autre façon. L'étude des comportements, des institutions, etc. devient comme le *formel* de ses recherches.

Monsieur Brunet nous donne l'impression de vouloir tout faire à la fois. En conséquence, confusion des objets et de la méthode. Le collectif, l'individuel, le texte de 1780, celui de 1958, la citation d'évêque, l'article de revue, tout arrive ensemble et paraît avoir la même importance. Des hypothèses de travail deviennent des certitudes. Les conclusions écrasent les faits. Bien certain, nous n'avons pas objection à ce qu'il fasse de la sociologie ou de l'histoire; mais, s'il vous plaît, pas les deux à la fois. Surtout nous voudrions savoir quand et où se fait le passage d'une discipline à l'autre. Il n'est pas le seul d'ailleurs à procéder ainsi. Une bonne partie de notre littérature sociologique souffre d'historicisme comme une bonne partie de notre littérature historique est hantée par les hypothèses de la sociologie actuelle. Peut-être faudrait-il un jour en arriver à fixer nos frontières, accepter nos limites respectives, fraterniser, mais pas à sa façon.

Nous avons un cas de confusion dangereuse des objets et des méthodes dans la manière dont notre confrère expédie ce qui serait une de nos plus grandes hérésies nationales, le *messianisme*. Oui, il existe des textes, des faits. Plusieurs même. M. B. les connaît. Mais où est

l'étude, la monographie définitive sur ce sujet capital dans la vie d'un peuple où le *religieux* a tellement d'importance ? La théologie de la conquête n'a pas été étudiée à fond. Dommage. Mais pourquoi la condamner si durement ? De plus, il est possible que ce *messianisme* n'ait influencé qu'une minorité de gens. Et même s'il avait influencé une majorité, il est délicat de vouloir adresser aux générations qui y ont cru le même reproche qu'on adresserait à ceux qui voudraient en abuser aujourd'hui. De toute façon, et puisque M. Brunet se dit historien, il nous semble qu'un plus grand respect de la chronologie l'aiderait à nuancer davantage sa pensée. D'ailleurs, lui-même sait ce que nous voulons dire: « Avant d'écrire l'histoire des idées, les chercheurs doivent établir les faits historiques eux-mêmes et évaluer exactement leur portée » (p. 112). Que conclure ? Peut-être est-ce le danger qui nous menace tous un jour ou l'autre de vouloir écrire l'histoire avant qu'elle arrive, ou surtout d'écrire l'histoire des idées avant de connaître celle des faits, qui est plus laborieuse, plus ingrate.

Autre point. Monsieur Brunet parle d'agriculturisme, d'anti-étatisme et autres idées du genre. Veut-il reprocher aux anciennes générations d'avoir eu un certain idéal ? ou même des illusions ? Ces *mythes* ont-ils été si destructeurs ? L'avertissement de notre confrère est peut-être nécessaire aujourd'hui, mais pourquoi toujours accuser nos ancêtres ? L'auteur nous donne l'impression qu'il est possible de vivre et de survivre sans avoir un certain idéal. Nous ne croyons pas que les peuples, comme les individus d'ailleurs, puissent vivre sans chercher à prévoir leurs raisons d'être et sans rêver un peu à des missions qui quelquefois dépassent les réalités immédiates. Un peuple jeune surtout a besoin de se rassurer. Je ne vois rien de honteux ni d'avilissant à croire que Dieu ait voulu les Canadiens, et les *Canadians* aussi, pour certaines raisons. Chaque génération trouve les siennes. L'important est d'en avoir. Les raisons économiques, politiques ne me satisfont pas telles quelles. D'ailleurs, les écrits de Spengler, de Toynbee et de Dawson nous apprennent qu'il faut savoir respecter l'idéalisme des peuples si l'on veut ensuite leur demander d'être réalistes. En définitive, la réaction de notre collègue était peut-être nécessaire en un sens; elle reste, cependant, beaucoup trop radicale. Même, le *1760-isme*, le provincialisme, le *québecisme* seront-ils plus efficaces que le messianisme, l'agriculturisme, etc. ?

Précisons que l'idée de tout expliquer par un moment historique, loin d'être nouvelle, a été la tentation des anciens romains au temps de 410; elle fut celle des royalistes français depuis 1780. Le danger est de perdre le sens de

la continuité historique. Qu'on le veuille ou non, l'histoire marche toujours dans le sens du neuf, de l'avenir, de l'imprévu. A tout expliquer par un ou deux faits passés, on risque de rester prisonniers de ses propres théories. Il est rare qu'une même clef puisse servir pour toutes les serrures.

Le résultat est qu'on en arrive au déterminisme historique, comme à nier toute liberté et perdre ainsi de vue le sens du mystère de l'histoire. M. Brunet mesure-t-il tout l'implicite de certaines de ses phrases (nous soulignons à regret): ... « conséquence *inéluçtable* de la conquête » (p. 85) ... « La nation canadienne-française fait face à une échéance qu'elle *n'a pas la liberté* de reculer. Continuera-t-elle à subir presque sans réagir les *tragiques déterminismes* de son histoire depuis la Confédération ? » (p. 166). — En somme, si je comprends bien, notre avenir est au passé. Les morts nous mènent. Nous avons été assassinés par nos aïeux. O Canada !

Bien sûr, notre confrère a raison de mettre l'accent sur la conquête anglaise. Mais il y a une marge entre accepter 1760 comme un simple incident et en faire une pure fatalité: toute une marge que M.B. franchit un peu vite, n'est-ce pas ?

D'ailleurs à le prendre à la lettre, avec toutes ces illusions collectives qui ont souillé l'esprit de nos ancêtres, il y a longtemps que nous aurions dû disparaître. J'estime que notre peuple est formidablement équilibré pour avoir réussi à survivre malgré toute cette intoxication.

Heureusement, M. Brunet se contredit. C'est dans un de ses quatre textes inédits. Au moment où il raconte l'épopée de la défaite, toujours à écrire, voici qu'il trouve la cause qui explique que nous existions malgré tout, et aussi la précision qui diminue les risques de ses autres affirmations: « Le facteur essentiel qui a déjoué et déjouera toujours les calculs des théoriciens et idéologues qui prennent leurs désirs pour des réalités » est « le vouloir vivre collectif de la masse canadienne-française » (p. 209). C'est exact. Bravo !

A d'autres de vérifier s'il existait déjà en 1760 une société canadienne-française bien structurée; si l'agriculturisme a été une *école de pensée* (cf. p. 119); aux politiques de discuter si les Canadiens doivent faire confiance au groupe du Québec, confier leur avenir à l'Etat provincial (cf. p. 207), si « la présence d'un Canadien français à la tête du parti fédéral

fausse totalement l'équilibre politique des Canadiens » (p. 281), etc. Nous en avons dit assez pour indiquer au lecteur qu'il s'agit ici d'un livre à lire et à discuter.

*
* *
*

Rappelons qu'il sera toujours plus facile de critiquer un livre que de l'écrire, comme il est déjà plus facile de trahir un texte que de le résumer. Surtout, n'allons pas oublier les mérites d'un homme d'action qui s'est donné à la mission d'éveiller les consciences, fût-ce au risque de les troubler. M.B. a le sens aigu de la crise actuelle; il préfère la révolte ouverte à des passivités trop angéliques. Il en veut aux formules qui ont fait vivre les anciens (c'est *notre* point de vue) mais qui pourraient nous endormir (c'est *son* point de vue). Il a raison de réagir, il a raison de nous rappeler l'inutilité de certaines légendes qui ont pu encourager nos pères mais qui pourraient nous conduire à zéro. Que le temps soit venu de distinguer religion et langue, union et unité, Canada d'aujourd'hui et Canada d'autrefois, tout cela est valable. M. Brunet est en droit de signaler les dangers très actuels qui menacent notre conscience collective. J'indiquerais en passant et plus fortement encore qu'il le fait, celui qui est actuellement le plus malheureux: le divorce qui existe entre nos intellectuels et la masse du peuple (cf. p. 266). Il aurait pu insister davantage sur les pouvoirs de réaction des minorités menacées (« the creative power of minorities » — Toynbee), condamner plus durement notre attitude ingrate, défiante et souvent scandaleuse à l'égard des émigrés et des déportés. Notre auteur a rappelé à juste titre l'attitude plus réaliste des *Canadiens* à ce sujet (cf. p. 186). — Enfin, terminons en transcrivant l'appel optimiste qui fera peut-être oublier les réticences de ce compte rendu: « Une minorité nationale ne peut sortir de son état d'infériorité que dans la mesure où elle conserve un minimum de liberté d'action collective coordonnée, constante et dynamique » (p. 202).

Benoît LACROIX, o.p.

(1) Article paru dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* [P.C.] déc. 1958, p. 428-434.

(2) BRUNET (Michel)

LA PRESENCE ANGLAISE ET LES CANADIENS. Etudes sur l'histoire et la pensée des deux Canadas. Montréal, Beauchemin [1958]. 293p. 21.5cm. \$3.50 (frais de port en plus)

Pour adultes

Faits et commentaires

La Corporation des Editions Fides a établi en ces derniers temps deux nouvelles succursales, l'une à Rimouski et l'autre à Amqui. Dans une récente circulaire à son clergé, Son Exc. Mgr Charles-Eugène Parent, archevêque de Rimouski, félicite les directeurs de Fides de ces fondations. Après avoir rappelé que la croisade contre les mauvaises publications n'aura de résultats durables que si on a soin de l'accompagner d'une action concertée en faveur des bonnes lectures, Mgr Parent ajoute: « C'est dans le but de nous aider à la diffusion d'une littérature éducative et saine que la Corporation des Editions Fides a établi récemment une succursale dans l'immeuble des Loisirs Saint-Germain à Rimouski et aussi à Amqui, avec la collaboration du libraire de l'endroit, M. Benoît Viens. Il m'est agréable de féliciter la direction de Fides de cette heureuse initiative, qui mérite tout notre encouragement. »

Fondée à Montréal en 1937, Fides est une des œuvres d'apostolat les plus dynamiques dans le domaine des éditions et des lectures. Depuis 1943, l'œuvre existe à Chicago, aux Etats-Unis, sous le nom de Fides Publishers Inc., et depuis 1949, à Paris, sous le nom de Société Fides. En 1953, une succursale était fondée à Saint-Boniface, au Manitoba, et en

1958, une autre succursale était organisée à Rivière-du-Loup. La nouvelle succursale de Rimouski est administrée conjointement avec celle de Rivière-du-Loup.

*
* * *

Dans le numéro de Noël 1958 de la revue *Studium*, le R. P. Cornelius Williams, o.f.m., publie une recension élogieuse du volume du R. P. Paul-Emile Roy, c.s.c., intitulé *Claudiel, poète mystique de la Bible*¹. Après avoir montré que ce volume n'est pas une tentative d'apologie de la méthode claudélienne d'exégèse, le Père Williams note que l'intention de l'auteur est de nous montrer tout simplement qu'un poète comme Claudel n'envisage pas la Parole de Dieu de la même manière qu'un exégète. Le Père Williams ajoute que le Père Roy connaît à fond les œuvres de Claudel et il termine sa recension par ces mots: « Nous voulons signaler que ce livre se trouvait sur les rayons de la bibliothèque du pavillon du Vatican, « Civitas Dei », à l'exposition internationale de Bruxelles en 1958. A vrai dire, on ne pouvait trouver travail plus représentatif du Canada catholique. »

(1) Montréal, Fides, 1957, \$2.00.

Prochain Congrès de la Presse catholique en Espagne

BRUXELLES (CCC) — Faisant suite à l'invitation faite par l'Espagne, le Secrétariat de l'Union internationale de la Presse catholique a décidé de tenir dans ce pays son VI^e congrès international, en 1960. Le thème choisi pour cette rencontre est le suivant: « La presse catholique, trait d'union entre les peuples ».

Pour des motifs de réorganisation et de mise en place de ses cadres, en accord avec la Conférence des métropolitains d'Espagne, le comité organisateur espagnol n'a pas encore pu prendre de décisions définitives concernant les dates et le lieu du congrès. Madrid a toutefois la majorité des suffrages. Dans ce cas, le congrès devrait se dérouler de préférence pendant

les mois de mai ou de juin, en raison des trop fortes chaleurs qui règnent dans la capitale espagnole de juillet à septembre.

L'Union internationale de la Presse catholique, dont le Secrétariat permanent est établi à Paris, 43, rue Saint-Augustin, groupe trois sections distinctes: la Fédération internationale des directeurs de journaux catholiques, la Fédération internationale des journalistes catholiques, et la Fédération internationale des agences de presse catholiques, toutes trois membres des Organisations internationales catholiques (O.I.C.). Elle jouit du statut consultatif près de l'UNESCO.

Nouveautés

Stéphane Bergoff

Recueil d'exemples

pour sermons et conférences

« Prédicateurs, éducateurs, professeurs et instituteurs s'intéresseront à ce livre car on aime toujours les récits brefs qui dégagent les grandes vérités. »

180 p. 19cm.

\$2.15 (par la poste \$2.25)

Mag Vincelot

Jean de la Croix

L'ange qui fut homme

« Un récit entraînant qui se lit d'un trait. Le lecteur est conquis par cette figure étonnante d'un homme en pleine Aventure mystique sans doute, mais au travers d'une extravagante aventure terrestre. »

Préf. de A. de Parvillez, s.j.

157 p. Coll. **Vies exaltantes**

\$1.00 (par la poste \$1.10)

J. Perez de Urbel

de l'Ordre de Saint Benoît

Saint Paul sa vie et son temps

La vie de saint Paul replacée dans son cadre.

« Un ouvrage que liront avec profit tous ceux qui désirent avoir une vue synthétique de l'apostolat et des lettres de saint Paul. »

350 p. 22.5cm.

Bibliothèque historique

\$5.75 (par la poste \$5.90)

Piet Bakker

Tête de Rat

« Tête de rat », le « Poil de carotte » d'Amsterdam.

Ce roman est un des best-sellers de la littérature hollandaise d'après-guerre.

314 p. Photos

\$3.40 (par la poste \$3.55)

Dom Pius Parsch

La grâce à la lumière de l'année liturgique

Sermons

Comment aborder et présenter le problème de la grâce aux fidèles, suivant les divisions liturgiques et les solennités de l'année.

386 p. 19cm.

Coll. **Prédication nouvelle**

\$3.55 (par la poste \$3.70)

Jean Calvet

Visages d'un demi-siècle

Jean Aicard. Mgr Batiffol Cardinal Baudrillart. E. Faguet. Maréchal Foch. Guynemer. Lord Halifax. Jaurès et son assassin. De Monzie. Maréchal Pétain. P. Portal. P. Poucel. Cardinal Suhard.

253 p. 18.5cm.

\$2.80 (par la poste \$2.90)

Mgr Fulton Sheen

Notre vie a un sens

Il faut le choisir

« A mesure que l'Humanité progresse, l'homme se dégrade. Et pourtant, notre vie a un sens, mais il faut le choisir, il faut le découvrir en opérant un retour sur soi et en revenant aux sources d'amour et de charité qui constituent les valeurs les plus authentiques d'un véritable humanisme chrétien. »

268 p. 18cm.

\$2.65 (par la poste \$2.75)

DD. Hesbert et Bertaud

Prisonnier des âmes. Le saint Curé d'Ars

« Les plus belles pages écrites sur celui qui de sa prison de bois, quarante ans durant, la main levée, absoudra les pécheurs. »

255 p. 18.5cm. III.

\$3.45 (par la poste \$3.55)

Stéphane Berghoff

L'Évangile dans la vie quotidienne

Méditations sur le Christ

Des sujets neufs. Ces méditations partent de passages des évangiles non utilisés au cours de l'année liturgique.

230 p. 19cm.

\$3.05 (par la poste \$3.15)

En vente à



MONTREAL — 25 est, rue Saint-Jacques
SAINT-BONIFACE, Man. — 135, ave Lafoncher
RIVIERE-DU-LOUP, P.Q. — 456, rue Lafontaine
AMQUI, P.Q. — Boulevard Saint-Benoît
RIMOUSKI, P.Q. — Edifice des Loisirs Saint-Germain

